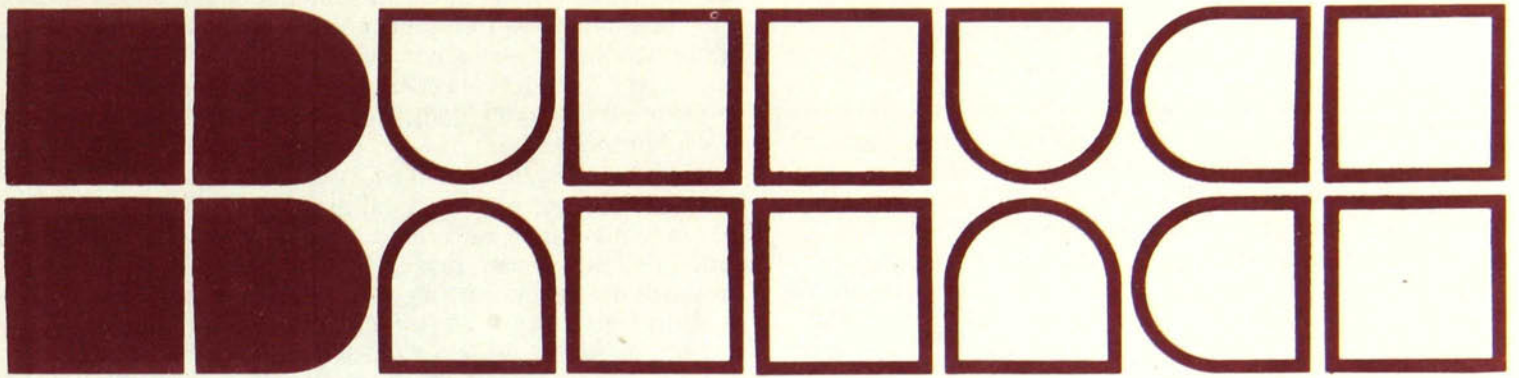


Bulletin de la Bibliothèque Nationale



Montréal — Volume 4, Numéro 2 / novembre 1970

Sommaire

Les Bibliothèques :
des chiffres et des hommes

Georges Cartier

Existe-t-il des différences entre la
bibliothéconomie québécoise et celle
des provinces de langue anglaise ?

Georges Cartier

Les bibliothèques: des chiffres et des hommes*

En fin de soirée, à une heure déjà tardive, permettez-moi de vous inviter avant tout à rester éveillés, bien que vous sembliez l'être encore et pleinement; vous n'aurez donc qu'un tout petit effort à faire, même si je me confine à vous présenter, au lieu de vous lire une conférence littéraire, une information technique qui risque d'être aride, puisque seulement constituée de chiffres, de statistiques, de pourcentages d'accroissement: en somme, l'analyse de la baisse et de la hausse des valeurs sur le parquet des bibliothèques. Je vais donc me livrer à un jeu mathématique, mais propre à vous révéler certains traits particuliers du public-lecteur dans les bibliothèques.

Au Québec, en ce moment, on peut considérer qu'il y a environ 425 bibliothèques selon un recensement effectué cette année même. Cependant, sur 1000 questionnaires expédiés, 150 à 200 autres réponses devraient s'ajouter au cours des prochains mois, ce qui porterait le nombre des bibliothèques à environ 600. Toutefois, il faut prendre soin de différencier la nature de ces diverses bibliothèques, c'est-à-dire la bibliothèque nationale, les bibliothèques publiques, universitaires, spécialisées, etc., car de l'une à l'autre le public-lecteur varie considérablement.

Il importe de préciser aussi que j'ai omis, volontairement, d'analyser l'activité des bibliothèques dans des domaines parallèles au livre même, tels que ceux des films 8 et 16mm, des disques, des bandes sonores, des reproductions

d'art, des activités culturelles en général, etc., même s'il s'agit là d'un champ d'activité relativement nouveau, manifestant de façon particulière le dynamisme de plusieurs bibliothèques publiques.

Devant me limiter, j'ai choisi quelques bibliothèques représentatives de secteurs très différents, se prêtant le mieux à l'analyse, en commençant par les bibliothèques publiques, dont la clientèle représente vraiment la masse populaire des lecteurs et qui, en 1968, atteignaient le nombre de 119, ayant droit aux subventions gouvernementales. Si dans mes calculs je prends en considération cet apport financier, c'est qu'il présuppose certaines normes auxquelles doit correspondre le fonctionnement de ces bibliothèques. En 1968, ces 119 bibliothèques ne desservaient encore que trois millions d'habitants, c'est-à-dire la moitié seulement de la population du Québec.

Pour préciser davantage cette vue d'ensemble, je restreindrai le champ de vision à une bibliothèque centrale de prêt ou bibliothèque régionale si vous préférez ce terme, celle de l'Outaouais. Inexistante il y a 5 ans, elle dessert aujourd'hui près de 100,000 habitants, répartis dans 61 municipalités différentes. Egalement, je m'arrê-

* Cette communication, enregistrée à partir de notes, a été prononcée par M. Georges Cartier lors de la Rencontre des écrivains, le 22 mai 1970, et publiée dans la revue Liberté.

terai à une autre bibliothèque publique, urbaine cette fois, vu son importance et celle de sa vaste clientèle, vu aussi que vous la connaissez bien, sans doute, puisqu'il s'agit de la Bibliothèque de la ville de Montréal qui, en plus de la bibliothèque centrale, compte 15 succursales et un service de bibliobus.

Dans le secteur universitaire, je présenterai uniquement des chiffres de l'université Laval, dont la bibliothèque est considérée comme l'une des plus dynamiques et des mieux organisées parmi les universités du Québec. Et, naturellement, je terminerai par des statistiques que je peux difficilement contester, celles de la Bibliothèque nationale du Québec.

L'analyse d'un tel ensemble devrait nous permettre de tirer des conclusions assez justes et suffisamment révélatrices des habitudes du public-lecteur. Néanmoins, avant de vous présenter des séries de chiffres, que l'on qualifie habituellement d'indiscutables et que pourtant j'espère que vous discuterez, je tiens à vous signaler deux ou trois particularités très marquées dans le comportement du lecteur, même si elles échappent à tout contrôle statistique. Je me base, pour vous en faire part, sur mon expérience personnelle, ainsi que sur une brève enquête auprès de certains bibliothécaires de référence.

Les bibliothèques sont-elles des temples ?

La première particularité est celle du malaise des lecteurs, de prime abord. Le non-initié a tendance à ne pas pénétrer dans les bibliothèques, dont l'image, encore trop souvent, demeure celle d'un sanctuaire ou, pour être plus moderne, d'un club fermé, d'un lieu réservé, auquel seuls ont accès quelques rares privilégiés.

L'autre particularité, qui est tout à l'honneur du lecteur, celle-là, est qu'il se montre très sérieux et très respectueux du silence qui l'entourne dans les bibliothèques, même au niveau étudiant, pourtant le plus contestataire. Jusqu'à maintenant, je n'ai pu déceler de manifestation significative dans les bibliothèques; qu'on n'interprète pas cette constatation, cependant, comme une invitation!

Autre caractéristique, le lecteur en général ignore malheureusement tout, ou à peu près tout, des méthodes de recherche, et cette méconnaissance est d'autant plus grave qu'elle se retrouve non seulement chez les étudiants, mais aussi chez les professeurs, même du niveau universitaire. Enfin les demandes du lecteur sont habituellement imprécises; il semble que, connaissant mal ses méthodes de recherche, il en soit amené à ne plus très bien savoir ce qu'il cherche.

Voilà donc quelques traits typiques du lecteur, sans fondement statistique, mais que confirmeraient, je crois, tous les bibliothécaires de référence qui travaillent quotidiennement avec le public-lecteur des bibliothèques. Toutefois, pour être plus objectif, je vous livrerai à présent, de façon schématique, une information chiffrée.

Croissance rapide contre culture pauvre

Dans le domaine des bibliothèques publiques nous pouvions dénombrer en 1968, comme je l'ai déjà dit, 119 bibliothèques subventionnées, alors qu'en 1960 il n'y en avait que 71, ce qui représente un accroissement de 67.6% en 8 ans seulement. La population desservie par ces bibliothèques est passée, durant ces mêmes huit années, de 2,300,000 citoyens à 3,512,000, soit de 45 à 56.51%. Par contre, et ceci est assez révélateur, je crois, du faible niveau de culture de la population, si l'augmentation des personnes desservies a été de 11.37%, la proportion d'usagers ne s'est néanmoins accrue que de la moitié, soit 6.45%. Quant au nombre d'abonnés, de 331,445 ils sont passés à 727,736 ce qui signifie une augmentation de 119.56%. Durant la même période, le prêt des livres, établi au départ à 3,900,000, atteignait 7,890,900, c'est-à-dire une augmentation de 100.88%. Plus simplement, en chiffres qui se mémorisent plus facilement, disons que chaque lecteur, en 1960, empruntait 1.69 livre par année, alors qu'il en emprunte 2.24 en 1968.

Un exemple remarquable : hommage au Petit Poucet

À la bibliothèque centrale de prêt de l'Outaouais, qui est de fondation récente et dont la bibliothèque ou plus justement le dépôt central de livres est situé dans la banlieue de Hull, nous recensons dans les 61 municipalités qui profitent des services de la bibliothèque une population de 97,157 personnes; 41 municipalités reçoivent des dépôts de livres, alors que les 20 autres reçoivent la visite régulière d'un bibliobus. Il faut se rappeler qu'en 1965, trois ans auparavant, on ne desservait dans cette région que 31,000 habitants. L'augmentation des « privilégiés » a donc été, en quelques années, de 213%, alors que celle de la collection était de 338%, passant de 20,000 à 87,000 volumes. Malgré ce remarquable effort, les usagers n'ont représenté que le quart de la population desservie, c'est-à-dire 27,290 lecteurs sur 97,000 possibles. Mais en contrepartie, il importe de remarquer que les prêts sont passés de 53,167 à 283,139, accusant une augmentation foudroyante de 425%, ce qui tend à contredire certaines affirmations précédemment entendues et à prouver que, si l'on donne des livres aux gens, on les éveille à la lecture. Du nombre global de 283,000 prêts, 220,000 ont été effectués dans les succursales, c'est-à-dire au moyen des dépôts de livres dans les municipalités, et 62,000 par le bibliobus, soit 28%. Pour ceux qui préfèrent des chiffres plus imagés, cela signifie, si l'on calcule le parcours annuel du bibliobus, qu'il distribue 3.6 livres par mille; à vous de faire les calculs de rentabilité d'un service de bibliobus!

À Montréal, il ne faut jurer de rien

Malheureusement, à la Bibliothèque de la ville de Montréal, l'analyse des statistiques n'autorise qu'à des déductions moins encourageantes, puisque là tout semble station-

naire. Serait-ce que la population de la ville de Montréal ne s'accroît pas, que son évolution est achevée, que cette bibliothèque ne développe suffisamment ses services ? Il ne m'appartient pas d'en juger, ni de tirer des conclusions à votre place. Les chiffres, eux, sont les suivants, à l'exclusion des enfants, car tenir compte de leur présence fausserait complètement les statistiques et par suite leur interprétation. Du côté adultes, il y avait donc 25,488 abonnés en 1967. Je tiens à vous rappeler ici que c'était alors l'année de l'Expo et qu'à peu près toutes les statistiques accusent une baisse sensible cette année-là. En 1968, hausse des abonnés, qui passent à 31,937 et en 1969 légère baisse, puisque leur nombre retombe à 30,387. Même si on compte les enfants, au nombre de 38,000, le chiffre global d'abonnés, 69,633, ne représente encore que 2.5% plus de lecteurs qu'à la Bibliothèque centrale de prêt de l'Outaouais, pour une population pourtant 15 fois plus élevée. La stabilité de la fréquentation se retrouve dans la circulation des livres : en 1967, 1,122,000 prêts ; en 1968, 1,262,000 ; en 1969, 1,224,000. De ce dernier chiffre, il faut soustraire 814,771 prêts effectués dans les succursales pour enfants, ce qui ne laisse que 409,000 prêts pour les adultes, dont le tiers à la bibliothèque centrale et les deux tiers dans les succursales. Si ces premiers chiffres peuvent vous paraître peu encourageants, vous serez par contre heureux d'apprendre que les présences à la bibliothèque même ont considérablement augmenté, et ceci est assez révélateur d'une attitude nouvelle du lecteur vis-à-vis des bibliothèques. De 201,000 en 1967, les présences ont atteint 355,000 en 1968 et 457,000 en 1969. Je répète qu'il ne s'agit pas là de prêts, mais bien de présences à la bibliothèque centrale, c'est-à-dire de lecteurs qui s'y rendent pour travailler sur place.

Par ailleurs, je me suis également appliqué à une arithmétique savante en vue de déterminer, si possible, le goût des lecteurs à la Bibliothèque de la ville de Montréal, que je suis donc en mesure de vous présenter selon dix disciplines différentes des connaissances humaines et en ordre de préférence. Naturellement, se classe au tout premier rang le roman, puisqu'à la bibliothèque municipale on traite cette catégorie à part. Si je l'exclus, la première discipline devient : biographie, histoire et géographie ; deuxième : littérature ; troisième : sociologie ; quatrième : philosophie ; cinquième : sciences appliquées ; sixième : beaux-arts ; septième : sciences pures ; huitième : religion ; neuvième : philologie ; et enfin, dixième : généralités, soit les dictionnaires, encyclopédies, bibliographies, etc. Poussant plus loin mon analyse, j'ai même tenté de déceler, sans résultat probant toutefois, les divergences de goût qui auraient pu exister entre les lecteurs de la bibliothèque centrale et ceux des succursales ; je prévoyais découvrir des différences correspondant aux divers quartiers de la ville de Montréal. En fait, la littérature peut bien passer au quatrième rang, dans certains cas, plutôt qu'au deuxième, une autre discipline au deuxième plutôt qu'au troisième, mais ces marges ne sont pas

assez marquées pour qu'on puisse en tenir compte, objectivement. Et ce phénomène demeure le même, tant à la Bibliothèque nationale que dans les bibliothèques universitaires.

Au-delà des livres, un lieu de travail et de réflexion

A l'université Laval, on dénombrait 688,670 entrées à la bibliothèque en 1967-1968. De ce nombre, x personnes s'étaient rendues à la bibliothèque 502,548 fois en vue de recherches dans le domaine des sciences humaines, alors qu'on n'y était allé que 186,122 fois, soit moins d'un quart, pour poursuivre des travaux en sciences pures et appliquées. Décidément, toutes les statistiques prouvent que les Québécois constituent une nation plus préoccupée des sciences humaines que des sciences pures et appliquées.

Quant à l'utilisation générale de la bibliothèque, à l'université Laval, il y eut en 1966/67 une augmentation de 19% ; elle fut l'année suivante de 27%, tandis que le prêt ne s'accroissait que de 4%. Une telle différence, déjà constatée à la Bibliothèque de la ville de Montréal, où le prêt demeure stationnaire, tend à révéler une caractéristique : la fréquentation des bibliothèques, à l'heure actuelle, augmente considérablement, sans que le prêt s'accroisse proportionnellement.

Enfin, si l'on aborde d'autres services, qui créent également des habitudes chez les lecteurs, tels que les emprunts à d'autres bibliothèques, on constate qu'à la bibliothèque de l'université Laval on eut à adresser 4,300 demandes d'emprunt à d'autres bibliothèques, ce qui correspondait à une augmentation de 17% sur l'année précédente, à répondre à 27,364 demandes de renseignements et à reproduire 531,277 photocopies. En 1967/68, les travaux de photocopie avaient augmenté de 14% et en 1968/69 de 49%. La demande de photocopies dans les bibliothèques est en voie de graver un nouveau trait caractéristique du lecteur, du moins dans les bibliothèques de recherche : universitaires, spécialisées, gouvernementales, nationales ; à tel point que certains bibliothécaires finissent par croire exagérée une telle demande, étant à même de constater qu'elle dépasse parfois les besoins réels d'un chercheur. On a l'impression, si je peux me permettre ce commentaire tout à fait personnel, qu'autrefois le lecteur notait une phrase importante, alors qu'aujourd'hui, pour conserver ces mêmes quelques mots, il fait souvent photocopier une page entière.

Pour continuer dans le domaine de la photocopie, j'aimerais vous présenter les statistiques des cinq dernières années, à la Bibliothèque nationale : en 1964, 816 demandes de photocopies ; en 1965, 1,305 ; en 1966, 8,139 ; en 1967, 27,809 ; en 1968, 48,919. L'augmentation est si considérable qu'il me paraît ridicule de la traduire en pourcentage ; je ne l'ai fait que pour mon étonnement personnel. Quant à la fréquentation, on parvient aux mêmes conclusions qu'à la Bibliothèque de la ville de Montréal : à la Biblio-

thèque nationale, le nombre de chercheurs demeure à peu près stationnaire, s'établissant à environ 40,000 par année. Et, relativement à la communication des documents, on constate la même inclination des lecteurs qu'ailleurs : 75% des documents utilisés se situent dans le domaine des sciences humaines; et selon le même ordre de préférence: histoire, biographie et géographie, littérature, philosophie, sciences sociales; l'autre 25% se rattache, par ordre, aux sciences pures et appliquées, aux beaux-arts, à la religion et enfin à la linguistique.

Par ailleurs, il est intéressant de connaître certaines autres particularités que permettent de dévoiler les statistiques de la Bibliothèque nationale du Québec. Ainsi, en 1964 et en 1965, 1/8 seulement des documents communiqués étaient des imprimés québécois ou canadiens, et cela à la Bibliothèque nationale! Autre constatation: le lecteur fuit les bibliothèques durant l'été. Au mois d'août 1968, la Bibliothèque nationale recevait 922 lecteurs, soit 42 lecteurs par jour, tandis qu'en octobre leur nombre était de 5,383, soit 269 par jour. Le même déséquilibre se répète dans les prêts: 2,027 volumes en août, soit 92 par jour, contre 432 par jour en octobre pour un total de 9,130. Il est cependant curieux de constater — et peut-être important de le mentionner à une rencontre d'écrivains — qu'au mois d'août, durant une période de repos, c'est la littérature qui prend le premier rang, au détriment de l'histoire, alors qu'au mois d'octobre elle n'occupe que la troisième place. Ce phénomène de déplacement des préoccupations vaut aussi pour la philosophie et les sciences sociales; seules les sciences pures et appliquées, ainsi que la linguistique et les généralités, demeurent stables.

Il faut de tout pour faire un monde

Dans le secteur des demandes de renseignements, on possède à la Bibliothèque nationale des statistiques sous trois formes: demandes sur place, ou par téléphone, ou par correspondance. Voici les chiffres: sur place, 54% des demandes; par téléphone, 45%; par correspondance, 1%. Je vous laisse tirer les conclusions, qui me paraissent

évidentes. Quant au nombre de ces demandes, il est passé entre 1966 et 1968 de 2,580 à 3,923, puis à 4,371. Peut-être vous demandez-vous cependant, précisément au sujet de ces demandes, quelle en est la nature?

A partir de plusieurs données que possède la Bibliothèque nationale, j'ai pu établir un échantillonnage, basé sur 12 demandes, et un ordre d'importance: 5 de ces demandes étaient relatives à l'histoire, géographie et biographie, 3 à la littérature, 2 à la bibliographie au sens strict, 1 à la musique et 1 à la gastronomie. Et, pour ne pas achever cet aride exposé par une dernière énumération de chiffres, que de toute façon vous oublierez, permettez-moi de vous citer une liste de demandes de renseignements qui illustreront, à leur manière, le comportement du public-lecteur et la variété des sujets d'intérêt:

- Lettre de Delorimier à sa femme, avant sa pendaison (Rébellion de 1837/38).
- Folklore de Bulgarie.
- Reins artificiels.
- Architecture des "split-level".
- Loi provinciale des pensions.
- Historique des « ookpik ».
- Etudes sur le *Bateau ivre* de Rimbaud.
- Gravures sur le vieux Montréal.
- Nouveaux ouvrages au Canada français.
- Constitution du Canada.
- Instruments électroniques de musique.
- Placements dans les fonds mutuels.
- Cuisine canadienne.
- Médecine dans l'Empire Romain.
- Production du livre au Canada.
- Biographie de Louis Collin-Chénier.
- Documentation sociale sur la Gaspésie.
- Mythologie esquimaude.
- Frontières du Labrador.
- Constitution de l'ONU.
- Incendie du parlement de Montréal.
- Historique de la Sûreté du Québec.
- Salaires des conseillers législatifs.
- Etc, etc.

Georges Cartier

Existe-t-il des différences entre la bibliothéconomie québécoise et celle des provinces de langue anglaise? *

Dear colleagues:

Let me begin by telling you how deeply affected I was at your invitation; please believe me when I say that this goes far beyond any formulae of politeness with which

speakers are wont to begin their discourse. This invitation to address you I interpret as evidence of real interest in Québec and, more specifically, in the activities of Québec libraries and librarians. At a time when there is talk of a cultural agreement between Québec and Ontario, at a time

*Conférence prononcée par M. Georges Cartier, début mars 1970, à Toronto, au Central Northern District of the Institute of Professional Librarians of Ontario, Spring Meeting.

when, within the scope of any entente that may be concluded, I have been urging that the projects covered should include an exchange of librarians, so that, on both sides of the border, we might not only be reciprocally enlightened concerning techniques directly connected with the field of library science, but, above all, that we might come to know each other better — at this very moment, I received your invitation which I naturally hastened to accept. I have always believed and I continue firmly to believe that only a true dialogue between equals can produce true understanding. Unhappily, the transmission of the voices which reach you from Québec is often blurred, not to say unintelligible. You have afforded me here and now a unique opportunity to make direct contact, and for this I want to thank those in charge of your arrangements, especially Mrs. Hutchison, Miss Laidlaw and Harry Campbell, whose open-mindedness and breadth of view have always made all our meetings cordial and any plans for cooperation practicable, and whose style of action bears witness to the possibility of comprehension between people of different languages and cultures.

To make easier an exchange of views, to make certain that there is a dialogue, I have chosen to speak to you in English and, in due course, to hear your questions and answer them in your language, which, despite all the efforts of the federal government, remains for me — and this you will not readily forget! — a foreign tongue. Lacking any frequent occasion to use English, I run the risk that my accent will betray my purpose and may, in the end, turn what I have to say into a monologue. So I beg you to pay no heed to errors I may make in pronunciation — they will certainly be many — but rather consider the effort I have made. I hope that this linguistic audacity will be fruitful and that the number of your questions will give proof of this, because, if I have journeyed this far, it was above all in order to clarify, with regard to Québec, certain realities which all too often remain clouded or even warped out of shape a few hundred miles away from Montréal or Québec City.

Before talking to you about the Québec National Library — something I cannot help doing, since I have already devoted six years of my life to this institution, an institution which, in itself, constitutes a notable difference between Québec and Canada's English-speaking provinces — I should like, as briefly as possible, to ask myself the question which is the subject of this meeting. Are there really any differences between library science in Québec and in the English-language provinces?

NON dans les formes, OUI dans le fond

My answer to this question is very direct if not categorical: NO! Fundamentally, at the level of library science itself and the librarian's profession, almost everything seems to me comparable if not altogether alike; Québec, just like Ontario, directly follows common methods and

uses techniques which are basically American. In no sense are there to be found, within the structures of the profession or its demands, or within library organization itself, whether from the administrative or technical points of view, differences worthy of consideration. To such an extent is this the case that I took the liberty of saying — I believe rightly — in the preface of a recently published book: "No more than his fellow citizens can a Québec librarian escape the dangers arising from the proximity of an infiltrating Anglo-Saxon civilization. More than anyone else, he studies American techniques and daily uses them as a guide in his work. If he regards it as a privilege to be able to benefit so readily from the high level of achievement in the United States, with its wealth of libraries and its highly developed techniques in library science, he must also remain aware of the fact that he acquires this knowledge at the risk of adopting a way of thinking and a vocabulary which are foreign to him."

Here is a statement of a basic fact, that of an inevitable difference in language and culture between a librarian in Québec and his confrère in Ontario, and this reality — I assert it and repeat it on every occasion — is so commanding that it permanently colours all the activities of Québec life; no more than any other sector can library science escape it. I remain fully aware that here we are not dealing with a difference within library science itself; but rather with something external to it. Yet it is so potent that it necessarily imposes certain distinctive features which it would be idle to deny. By way of example, and to clearly illustrate my thinking, I should like to bring up certain facts to which your attention has perhaps never been called.

Made in U.S.A.

Did you ever stop to think that computers are born in a country that is unilingual and emigrate to Canada with a stock of knowledge typically unilingual? They learn the language of their American parents and travel to Toronto where, I have no doubt, they improve it. Nevertheless, it remains that when they cross the Québec border, and begin working on behalf of our libraries, they must be programmed again, that is we must teach them to understand and speak French. This is a kind of labour very special to the Québec librarian, and please believe me when I tell you the teacher is faced with an enormous task when tackling this re-education program. Faced with this difficulty, he can derive solace, however, from the fact that, unlike the members of the B & B Commission, he deals with tractable students, always willing and quick to cooperate.

Or did you ever ask yourselves what would happen to the growing collections of the Toronto Public Library or the University of Toronto, or to that of the Québec National Library or the University of Québec if, for a whole year, their book selection teams were exchanged? In that particular area of professional endeavour, is there an

English-speaking librarian from the east or the west who would consider himself really qualified at the Québec National Library or at that of one of the French-language universities? And conversely, is there a French-speaking librarian who could, as quickly and discerningly as his English-speaking colleagues ensure the growth of collections in Ontario libraries or elsewhere in English Canada? I submit that on that score it is doubtful if librarians are truly interchangeable, so different are they from each other in their culture. And yet, at the very beginning of my remarks, I set it up as a principle, that no basic difference exists. What if we were to explore the reference field . . . ? And in all other areas of our activity, could we not also uncover undeniable special situations? I feel like saying: there is nothing either of us can do; we are faced with a fact we can only accept and fully acknowledge: Québec and Ontario do not speak the same language and do not have the same culture. Unfortunately for some, happily for others, we cannot ignore this self-evident commonplace.

L'exception confirme la règle

The presence of French Québec in Canada is of such determining influence that it has even an impact on statistics concerning book imports. There are some among you who no doubt know that Canada ranks third among one hundred and thirty-three countries importing French books, well ahead of the United States, since our purchases amounted to 17,552,000 francs last year, while all purchases by our American neighbours only reached a total of 7,323,000 francs, or less than half the value of ours. Although I do not have detailed figures to back my claim, I believe I can safely state that most of these imports were earmarked for Québec and are directly responsible for giving Canada as a whole this third place.

Finally, and to conclude this part of my remarks, I want to remind you that if we use American techniques, we can never do it directly, as you can by acquiring Library of Congress cards, using their subject headings and all the rest. Everything, in Québec, must be translated, and what is more, reconsidered in the light of French thinking, from classification tables and their indexes to the lists of subject headings, to mention only a few tools of our daily work. The Canadian association of French-speaking librarians published, last fall, in French, a technical vocabulary in library science and bibliography, followed by an English-French glossary. This was not, believe me, a dilettantist effort or a superfluous working implement, but an achievement which had long ago become necessary and even urgent. Always remember — and this you know and understand as well as I do — that for an individual — or a people, which is a group made up of individuals — language remains the only means by which he can express his thought and, what is even more fundamental and therefore more important, the very mould which conditions his way of thinking.

Naissance de la B.N.Q.

This cultural fact is so significant that it has led Québec, and this is something you can witness every day, to take a divergent position at all her levels of activity. This is reflected, for instance, in her setting up departments which exist in Québec alone and are not found in any of the other Canadian provinces. It was inevitable that the same phenomenon should appear where libraries are concerned. This is why the Minister of Cultural Affairs could say, as early as November 14, 1966:

More than ever it behoves us to assume our rights and our responsibilities in each of the areas directly or indirectly connected with French culture in our country; more than ever, it is essential that our people acquire its own identity and have all the means that are indispensable to its full cultural growth; more than anywhere else in Canada, it is essential that in Québec the printed word in French be preserved and made available, that a library receive from the Government a mandate to assume fully this great responsibility already entrusted, everywhere else, to a national library whose precise function is to gather, preserve and make available the whole of the nation's memory.

If such libraries represent, throughout the world, the safest depositories of the identity of each people, if they faithfully reflect the people's daily life and cultural progress; if they rapidly become the major citadels of research where nations fashion the tools for action; if they are the leaven of their thinking, Québec also must, urgently and now, have such an instrument for action. It seems necessary to be explicit and state that, to our way of thinking, the Bibliothèque Saint-Sulpice is now and hereafter our state library.

In the summer of 1967, the National Assembly of Québec, then still called the Legislative Assembly, adopted an act establishing the Québec National Library. Shortly after this, on August 22, 1967, the Deputy Minister of Cultural Affairs addressed a group of IFLA (International Federation of Library Associations) delegates, gathered at the National Library in these terms:

Québec is still a young country, as you are well aware, but her present vitality and her desire for full self-expression augur well for her future. Québec is so young a country that the National Library she has just inaugurated — known only yesterday, as the Bibliothèque Saint-Sulpice — is certainly the most recently established in the world. Aware of the imperative desire shown by the French-Canadian people in its reaction to increasing pressures around it, we wished to modify the status of this library through new legislation in order to acquire an essential institution able to safeguard and promote the development and diffusion of the cultural heritage of the French-Canadian people. We hope that, quite naturally, bonds will be created

between this newly-established national library and the great institutions it is your duty to direct, and we feel certain that you will endeavour to facilitate their creation. In our present world, divided and torn asunder as it is, are not libraries a notable example of sound international co-operation? This special — almost privileged — field which you have succeeded in cultivating so effectively up to now, and in such an atmosphere of harmony that your discussions could only lead to fruitful agreements, we are convinced you will preserve immune, the better to assure its development and continuity. In this noble task, standing far above men's petty quarrels, we aspire henceforth to play our part.

Such were the main reasons that induced the Government of Québec — unlike Ontario — to provide itself with a national library. I should like, moreover, to point out that the act which came into force on January 1, 1968, (Bill 91) also gave effect to a recommendation of the Association canadienne des bibliothécaires de langue française, (ACBLF — The Canadian Association of French-speaking Librarians). Indeed at a general meeting during its convention held in October, 1964, its members expressed the following wish:

Whereas the province of Québec does not, officially, own a provincial library, the members of ACBLF, meeting in general assembly, recommend that the board of directors conduct a study on the matter of a provincial library and then determine whether there is reason to submit a request of this effect to the government;

— on October 31 of the same year, the board of directors formed a study committee and appointed its chairman; on May 8 following, it gave its approval to the selection of five additional members;

— on July 10, 1965, the chairman of this committee submitted the findings of its study to the board of directors in the form of recommendations;

— once the recommendations of the study committee had been amended and approved, the board of directors published them in the September issue of the Association's Bulletin (v. XI, n. 3, p. 109-111) and submitted to it in 1965 by the ACBLF concerning the general assembly during the 1965 convention in Ottawa. These recommendations were then unanimously adopted and were subsequently submitted to the Minister of Cultural Affairs.

Finally, during its convention in the autumn of 1967, this same association passed the following resolution addressed to the Minister:

Whereas the Department of Cultural Affairs of the Province of Québec has acted on the recommendations submitted to it in 1965 by the ACBLF concerning the creation of a Québec National Library;

Whereas it presented to the Legislative Assembly Bill 91, adopted August 10, 1967, which thus became the Québec National Library Act;

The members of ACBLF meeting in general assembly request that the Minister of Cultural Affairs accept their most sincere congratulations and thanks and that he make these known to the Prime Minister, in view of the new impetus that the creation of this National Library will give to the development of libraries in Québec.

As you can see, the National Library is not the result of spontaneous generation, the achievement of a single man; it is not designed to meet a single end. The National Library was not conceived in the mind of a separatist extremist or by a group of unthinking nationalists; the Library answers a real need; hence it came into being quite naturally to fulfil a very specific objective. Moreover, one has only to read the debates of the Québec Legislative Assembly to realize to what extent the presentation of this law received a favorable response from the whole Assembly — which is not a frequent occurrence. But what is even rarer is that the law received the warm congratulations of the official opposition in the Assembly.

Toutes portes ouvertes . . .

I should think I was going too far if I were at this time to give you the details of how the National Library is organized, to analyse here and now the various goals it is pursuing, to give you the accomplishments already accredited to the Library and to give you a glimpse of the many projects which it hopes to carry to completion during the next few years; to do this would take far too long and I would feel that I was abusing your patience. I wish to keep to essentials; yet you may be assured that I am quite ready, if the organizers of this meeting allow me, to answer all your questions.

It only remains for me to hope that I have been understood: first in the language I have been using, despite the accent with which it is spoken — itself very special — and then in what little I have said, unfortunately too brief and vague. If the result of this meeting, of the dialogue which we shall shortly undertake in the form of questions and answers, leads to a better understanding between us, I shall be entirely rewarded for my efforts and even inclined to return to Toronto to know you better and esteem you more. Who knows? Toronto might eventually become for me as fascinating a city as Montréal? At least, I already know that she is as hospitable. I can only hope that in the auditorium of the Québec National Library, a librarian from Ontario will one day come to convey to us in turn his views on the relationships between Québec and Ontario.

Georges Cartier
Chief Librarian

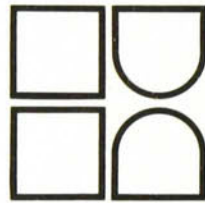
Publications de la Bibliothèque nationale du Québec



Les Ouvrages de référence du Québec

Introduction bibliographique aux principaux ouvrages de consultation du Québec dans toutes les disciplines. Comporte 609 notices bibliographiques avec annotations établies d'après l'examen des documents mêmes. Index des auteurs et des titres. Mises à jour prévues tous les deux ans. Format: 6³/₄" x 9³/₄". 189 p. \$4.50.

En vente *exclusivement* au Bureau de l'Éditeur officiel du Québec
Hôtel du Gouvernement
Québec QUÉBEC

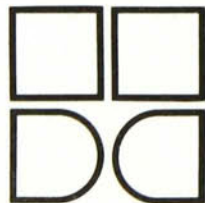


Bibliographie du Québec

Bibliographie courante des publications québécoises ou relatives au Québec. Les quatre livraisons de 1969 comprennent 1,254 notices. La rétrospective de 1968 vient d'être publiée, de même que l'index cumulatif 1968/69. La politique de distribution de cette publication est en voie de révision. Présentement, elle est distribuée gratuitement aux bibliothèques, aux maisons d'édition, aux librairies, ainsi qu'à toute association ou institution qui en font la demande par écrit à la

Bibliothèque nationale du Québec
Bureau des publications
1700, rue Saint-Denis
Montréal (129) QUÉBEC

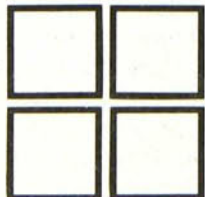
Format: 7" x 10¹/₂". Publication trimestrielle.



Collection Jacques Mordret

Catalogue d'une collection privée acquise par la Bibliothèque nationale d'un Français devenu, depuis plusieurs années, Québécois d'adoption, et constituant le premier d'une série de bibliographies, sur divers sujets, que la bibliothèque a l'intention de publier. Ce catalogue présente des ouvrages rares, des manuscrits, dont le plus ancien remonte à 1316, et de nombreux documents sur la période de la Révolution française.

Cette publication, à tirage limité, est distribuée aux bibliothèques nationales à travers le monde, aux importantes bibliothèques du Québec et du Canada ainsi qu'à certaines bibliothèques universitaires françaises.



Distribution gratuite

Si vous désirez recevoir notre bulletin à titre personnel, nous nous ferons un plaisir d'inscrire votre nom sur notre liste permanente d'envoi. Veuillez adresser votre demande à:

Bibliothèque nationale du Québec
Service des Publications
1700, rue Saint-Denis
Montréal (129) QUÉBEC